

BACCALAUREAT TECHNOLOGIQUE

SESSION 2021

EPREUVE ANTICIPEE DE FRANÇAIS

Recommandations générales

Le corrigé proposé ci-après suggère les pistes essentielles de traitement du sujet par un élève des séries technologiques dans le temps imparti. Il ne s'agit en aucun cas d'une proposition exhaustive, mais d'une base de travail susceptible d'être enrichie et ajustée au sein des commissions académiques.

Le corrigé s'articule en trois entrées, qui permettent d'étalonner les copies :

- *Les attentes légitimes.*
- *Les éléments qui incitent à valoriser la copie.*
- *Les erreurs et/ou déficiences qui pénalisent la copie.*

On utilisera tout l'éventail des notes. C'est pourquoi on n'hésitera pas à attribuer aux très bonnes copies des notes allant jusqu'à 20. Les notes très basses, soit inférieures à 5, correspondent à des copies indigentes à tout point de vue.

La qualité de la copie est relative aux connaissances et compétences que l'on attend d'un candidat de Première des séries technologiques. L'appréciation portée sur la copie répondra à la question suivante : quels sont les qualités et les défauts de la copie ?

Commentaire de texte (20 points)

Texte : Victor Hugo, *Le Roi s'amuse*, acte II, scène 4, 1832.

Vous ferez le commentaire littéraire de ce texte en vous aidant des pistes suivantes :

- 1- L'aveu amoureux d'une jeune fille naïve.**
- 2- Les échanges entre Dame Béarde et le personnage caché : une scène de comédie ?**

On attend

- Un développement organisé offrant des analyses précises, étayées par des références, et construisant une réelle interprétation du texte.
- Au moins deux éléments d'interprétation développés dans chaque partie.

On valorise

- Les copies qui ont proposé des analyses pertinentes et fines.

- Les copies qui ont perçu non seulement la dimension comique de l'extrait mais également sa dimension pathétique.
- Les copies qui ont été sensibles à la dimension de "représentation" (jeu de scène, triple énonciation...)

On pénalise

- Les copies qui se contentent de paraphraser le texte.
- Un développement inorganisé.
- Une succession de relevés sans interprétation.
- Une syntaxe déficiente.
- Un contresens manifeste et majeur dans la compréhension du texte

Pistes de correction

Cette proposition est une aide à la correction, Elle ne saurait évidemment constituer ni un modèle ni un attendu.

Tout autre élément d'analyse pertinent proposé par le candidat, et qui ne figurerait pas dans cette proposition de corrigé, doit être accepté.

1- L'aveu amoureux d'une jeune fille naïve

L'aveu amoureux

C'est bien un portrait très valorisant que Blanche dresse. L'adjectif « beau » indique d'emblée que Blanche est sensible à son charme. Cet adjectif sera complété par « plus grand que tous d'une coudée » (emploi du comparatif de supériorité qui indique qu'il sort du lot), « brave et doux », « noble et fier » (ces adjectifs fonctionnent par deux et figurent dans des phrases exclamatives, procédés emphatiques). On peut encore noter « un grand cœur », « valeureux », « bon », « généreux », ou bien l'expression « bel air ». Le portrait essentiellement moral souligne l'idéalisme de la jeune fille. On pourrait ajouter que cet amour semble bien pur, car elle se désintéresse du rang social du jeune homme et le préférerait « pauvre ».

L'aveu est explicite dans le vers « Moi le haïr ! oh ! non ! – Hélas ! bien au contraire », la litote employée montre que Blanche n'ose utiliser le verbe aimer, ou qu'elle n'a pas encore conscience d'aimer. On peut noter « je suis à lui », expression qui marque son amour absolu. Son amour enfin se grise de mots : elle évoque longuement le jeune homme (étendue du portrait) et aime Bérarde d'« en parler aussi bien ». Elle reconnaît que « rien ne peut [l]'en distraire ».

Une amoureuse naïve

La naïveté est pressentie par le spectateur à travers le patronyme choisi par Hugo : Blanche, qui renvoie explicitement à la candeur et à la pureté et donc à une certaine innocence ou naïveté.

Cette naïveté se perçoit également par le jeu de dupe mené par Dame Bérarde : c'est cette dernière qui mène la danse et amène la jeune fille à se démasquer. Sa question « Vous haïssez donc bien ce jeune cavalier ? » est une provocation qui suscite l'aveu de Blanche. En reprenant les éloges de la jeune fille, Dame Bérarde l'incite à en dire de plus en plus (jeu sur la surenchère des qualificatifs élogieux). Blanche ne voit rien et surtout ne sent pas qu'elle est manipulée.

Cette naïveté paraît bien dangereuse car la confiance qui devrait être un secret ne l'est pas, écoutée qu'elle est par le personnage caché. Ce personnage qu'elle voudrait « pauvre écolier qui vient de sa province », aussi naïf qu'elle d'une certaine manière, est en réalité, plus qu'un seigneur ou un Prince, le roi lui-même.

2- Les échanges entre Dame Bélarde et le personnage caché : une scène de comédie ?

Une scène comique

Le comique de situation structure la scène.

Dame Bélarde incite la jeune fille à parler en présence d'un tiers caché. Le dialogue a donc en permanence une triple énonciation (au personnage caché, au personnage présent et au public) et une triple portée : Blanche pense brosser un portrait élogieux de l'homme qu'elle aime, elle prend plaisir à l'évoquer tandis que Dame Bélarde cherche à faire payer le roi. Le roi quant à lui cherche à connaître les sentiments de la jeune fille et paie pour en apprendre plus et être certain de son amour pour lui.

Les didascalies et les apartés du roi et de Dame Bélarde rendent la scène très vivante et très théâtrale (jeu des comédiens), suscitent le sourire, voire la complicité du public témoin.

Le comique de caractère est également patent.

Dame Bélarde représente bien le personnage fourbe de la duègne/servante qui pense à son intérêt et se montre vénale : didascalies qui rappellent le va-et-vient entre la bourse du roi et celle de Dame Bélarde, réplique « je crois notre homme à sec. – Plus un sou, plus un mot. » Ce vers qui clôt le passage confirme que toutes ses paroles n'étaient que feintes et qu'elles n'étaient dictées que par l'appât du gain.

On peut également trouver le roi comique dans la mesure où il paraît bien peu noble, caché derrière son arbre. Il est burlesque et dévalorisé dans cet emploi. De plus, son langage semble bien prosaïque : « voilà la vieille/ Qui m'admire en détail », « je suis dévalisé », « De l'huile sur le feu » et sans aucune noblesse ni grandeur d'âme (didascalie « vidant ses poches »).

Le comique de mots recourt à divers procédés : certains mots revêtent souvent un double sens : « un cœur immense » dans la bouche de Bélarde renvoie à la bourse bien remplie du roi alors que le « grand cœur » est pour Blanche signe d'une âme noble. L'énumération par Dame Bélarde des parties du corps du roi « Ses yeux ! - son front ! - son nez ! » pourrait laisser entendre une suite plus cocasse ou suggestive. Les reprises hyperboliques de Dame Bélarde créent une surenchère comique. Ses formules triviales (« à sec ») et lapidaires, de l'ordre de la maxime dégradée (« Plus un sou, plus un mot ») accentuent la tonalité burlesque.

Le comique de geste intervient notamment avec la répétition des gestes indiqués dans les didascalies « tendant la main ». Le spectateur est complice de cette duperie, il ne peut que rire du ridicule de la situation et du burlesque du roi, mais ressent également de la pitié pour la jeune fille qui se fait bernier.

Un personnage pathétique

Blanche est pathétique car le spectateur sait qu'elle est piégée, que son aveu est écouté, sa confiance en Dame Bélarde bafouée. Le soupir qu'elle pousse, indiqué par la didascalie, suggère la souffrance qu'elle ressent déjà face à ce sentiment naissant, et peut préfigurer son destin malheureux.

Elle est un personnage attendrissant par l'amour filial qu'elle porte à son père : « Pauvre père ! si bon ! » ; la double exclamation souligne les valeurs auxquelles elle est sensible. Pourtant, son père a fait d'elle une captive. La protection dont il l'entoure la rend précisément vulnérable. On devine par le procédé dont use le roi (il se cache et paie la Dame de compagnie) qu'il ne possède aucune des qualités vantées par la jeune fille ; c'est un manipulateur qui n'hésitera pas à instrumentaliser autrui pour son plaisir.

Le spectateur comprend par conséquent que la scène met en péril la pureté même du personnage.

La contraction de texte :

A - Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », I, 31. Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre.

Texte de Rodolphe Christin, *Manuel de l'anti-tourisme*, 2008

Vous résumerez ce texte en 199 mots. Une tolérance de +/- 10 % est admise : votre travail comptera au moins 179 et au plus 219 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

On attend

- La restitution de la construction argumentative de l'ensemble du texte et de ses étapes essentielles.
- Le respect de l'énonciation du texte.
- La cohérence et la clarté du propos.
- La correction de l'expression.

On attend que les élèves aient formulé les idées essentielles suivantes :

- l'exploration hasardeuse des premiers voyageurs a été remplacée par un tourisme de masse imposant aux endroits visités une standardisation qui les prive de leur intérêt et de leur originalité ;
- désireux d'échapper à cette uniformisation, nous finissons par envahir et déflorer les territoires et les sociétés dont nous souhaitions pourtant initialement découvrir la beauté et la virginité ;
- l'homme moderne ne peut finalement pas échapper à sa culture, qu'il essaime partout où il passe ;
- même le voyageur farouchement indépendant ne peut aujourd'hui plus échapper à ce processus inéluctable d'occidentalisation du monde.

On valorise

- Les copies qui seraient parvenues à restituer le tour paradoxal de la pensée de Christin : le touriste est soucieux de diversité culturelle mais il contribue à l'uniformisation et à l'occidentalisation du monde ; il recherche les territoires vierges, inexplorés, mais ce faisant, il entraîne leur destruction.
- Les copies qui auraient perçu le lien entre critique du tourisme et critique de l'Occident.

On pénalise

- Une contraction trop courte ou trop longue, qui ne respecte pas les limites indiquées dans la consigne du sujet. On pourra ôter jusqu'à deux points en cas de dépassement notable.
- Une contraction qui ne prendrait pas en compte l'intégralité du texte.
- Les contresens et erreurs d'interprétation.
- Le montage de citations.
- L'insertion d'éléments extérieurs au texte (jugements personnels, autres exemples que ceux de l'auteur...).
- Une expression défailante au point de faire obstacle à la compréhension du lecteur.

Exemple possible de contraction

La contraction présentée ci-dessous constitue une aide à la correction. Elle ne saurait évidemment constituer ni un modèle ni un attendu.

Les chemins empruntés autrefois par les premiers voyageurs sont devenus des lieux de tourisme massif, qui, quoi que prétendent les voyagistes, tendent à s'uniformiser. D'abord, les endroits visités sont aménagés de façon comparable ; ensuite, en devenant structurellement dépendantes du tourisme, les sociétés s'occidentalisent et perdent leur polyvalence traditionnelle ; enfin, les pratiques touristiques et les équipements qu'elles supposent finissent par être partout identiques.

Évidemment, nous rêvons d'échapper à cette standardisation, de découvrir des cultures et des territoires préservés de notre civilisation. Mais ce rêve est incompatible avec la démocratisation du tourisme. Nous pouvons désormais nous déplacer facilement et en masse partout, y compris vers les endroits les plus reculés de la planète, si bien qu'en voulant explorer des terres vierges, nous contribuons en réalité à leur dégradation : inévitablement, le tourisme détruit la nature et altère les sociétés visitées.

Paradoxalement, plus l'homme moderne essaie de s'oublier lui-même au contact des peuples et des pays « intacts » vantés par les professionnels de la communication, plus il contribue à la diffusion envahissante de sa propre culture.

Même le voyageur adepte d'authenticité et d'indépendance ne peut plus guère échapper aux circuits standardisés du tourisme qui, en définitive, est le vecteur d'une occidentalisation du monde et d'une généralisation de l'économie libérale.

218 mots

Essai :

Selon vous, les voyages sont-ils l'occasion de rencontrer d'autres cultures ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question en prenant appui sur « Des Cannibales » de Montaigne, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

On attend

- La prise en compte du sujet, et notamment l'invitation qui y est faite de réfléchir aux conditions et aux modalités du dialogue interculturel.
- Une capacité à prendre appui sur la connaissance et la compréhension de l'œuvre au programme et du parcours associé.
- Une utilisation judicieuse du texte de l'exercice de la contraction.
- Une copie organisée.
- Un travail intégralement rédigé.

- Une expression correcte et cohérente.

On valorise

- Une connaissance fine de l'objet d'étude et du parcours associé.
- Une mobilisation pertinente de références personnelles.
- Une réflexion nuancée et dialectique qui explore différents aspects de la question.
- Une expression aisée et convaincante.

On pénalise

- Un développement hors sujet.
- L'absence d'exemples ou le catalogue d'exemples sans arguments.
- Une syntaxe déficiente et un niveau de langue inapproprié.

Éléments de correction

On n'attendra pas nécessairement un plan dialectique. On n'hésitera pas à accorder la totalité des points à une thèse bien étayée, et argumentée de manière convaincante.

On n'attendra pas que les candidats développent l'intégralité des arguments ici proposés.

On acceptera le recours au pronom personnel « je ».

Pistes possibles de réflexion :

Les voyages sont l'occasion de rencontrer d'autres cultures

On quitte son quotidien, ses habitudes, on est donc plus disponible, plus ouvert.

Pensons à *L'Ingénu*, à *Candide*, aux *Lettres persanes* ou à tout autre récit que les élèves peuvent avoir lu et qui met en scène des personnages étrangers à une culture qu'ils découvrent et dont ils sont curieux. On peut également rappeler l'importance de la curiosité chez Montaigne dans « De l'institution des enfants ».

Argument historique : avant le développement des nouveaux moyens de communication, le voyage ou le récit de voyage (*Le Livre des merveilles* de Marco Polo, *Voyage autour du monde* de Bougainville, *L'Axe du loup* de Sylvain Tesson) était le seul moyen de découvrir de nouvelles cultures et d'entrer en contact avec elles. Dans « Des Cannibales », Montaigne se réfère régulièrement aux témoignages qu'il a lus ou entendus, et auxquels il se fie pour approfondir sa connaissance des Indiens du Nouveau Monde (celui de l'homme « qui était resté dix ou douze ans dans cet autre monde qui a été découvert dans notre siècle », celui du « chef » de la délégation accueillie à Rouen).

Le développement au début du XXe de nouvelles sciences humaines comme l'anthropologie et l'ethnologie a permis aux Européens de découvrir les peuples d'Afrique et d'Océanie. Certains élèves pourront connaître le musée du Quai Branly, qui expose encore les collections constituées à l'occasion d'expéditions ethnographiques dans les années 1930-1940 (mission Dakar-Djibouti par exemple). Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques* rend quant à lui compte de son séjour au Brésil auprès des populations amérindiennes, Tupis, Nambikwaras et Bororos.

Le voyage interculturel est formateur, la preuve en est que le projet européen ERASMUS permet à des élèves et surtout à des étudiants de passer une année à l'étranger, et il est intégré à leur cursus universitaire.

Aujourd'hui, le tourisme de masse, et l'uniformisation qui en est la conséquence, limitent et réduisent considérablement le dialogue interculturel

La recherche du « pittoresque », d'un « exotisme » de carte postale où les touristes veulent retrouver la projection qu'ils s'étaient faite, la confirmation des clichés ou autres préjugés qu'ils avaient avant leur départ, limite la rencontre, le dépaysement. En 1851 déjà, Gustave Doré dans son album *Des-agréments d'un voyage d'agrément*, épinglait chez son héros César Plumet, en vacances dans les Alpes suisses, cette conception étroite du voyage.

L'exigence des touristes en matière d'hygiène, de sécurité, de loisirs, impose de nouvelles normes aux **autochtones, sommés ainsi de modifier leurs habitats, leurs habitudes traditionnelles**, pour satisfaire les desiderata des visiteurs. On peut se référer avec profit au texte de Rodolphe Christin, et notamment à son évocation de la « triple standardisation » imposée aux territoires fréquentés.

Le développement de la communication et des transports, la mondialisation, font que nous nous ressemblons de plus en plus et qu'il va être de toute manière de plus en plus difficile de rencontrer « d'autres cultures ». Les adolescents de Bamako, de Bogota ou de Djakarta portent les mêmes jeans, ont les mêmes smartphones que leurs homologues en Europe. Le professeur et économiste Serge Latouche, dans son essai *L'Occidentalisation du monde*, est particulièrement critique à l'égard de la mondialisation, qu'il définit comme une machine à broyer les cultures.

Argument historique : dans l'histoire des civilisations, quand des peuples en ont rencontré d'autres, ils les ont le plus souvent soumis, assujettis, ont tout de suite voulu gommer les différences en imposant langue, religion, mœurs... Cela tend à prouver que lorsque l'Homme rencontre d'autres cultures, plutôt que de faire preuve de curiosité et de relativisme, il préfère s'en tenir à un ethnocentrisme au mieux paresseux, au pire agressif. Montaigne, et Claude Lévi-Strauss à sa suite, ont déploré cette cécité comportementale, le premier en la définissant ironiquement dans « Des Cannibales » (« Là est toujours la parfaite religion, le parfait gouvernement, le parfait et incomparable usage de toutes choses »), le second en la condamnant nettement dans *Race et Histoire* (« on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit »).

B- Jean De La Fontaine, *Fables*, livres VII à IX. Parcours : Imagination et pensée au XVIIème siècle.

Texte d'après Janick Auberger : « Entre l'écrit et l'image, l'animal de fiction, un homme travesti ? », *Contre-Jour*, n° 13, automne 2007.

Contraction de texte :

Vous résumerez ce texte en 192 mots. Une tolérance de +/- 10% est admise : votre travail comptera au moins 173 mots et au plus 211 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de votre contraction, le nombre total de mots utilisés.

On attend

- La restitution de la construction argumentative de l'ensemble du texte et de ses étapes essentielles.
- Le respect de l'énonciation du texte.
- La cohérence et la clarté du propos.
- La correction de l'expression.

On attend que les élèves aient formulé les idées essentielles suivantes :

- l'introduction des notions de zoomorphisme et d'anthropomorphisme ;
- la prédominance des représentations péjoratives de l'homme animalisé ;
- l'utilisation des animaux au service de l'analyse plaisante et critique du genre humain,
- une relation homme/animal inchangée en dépit de l'omniprésence de la figure animale dans les arts

On valorise

- Une contraction qui aura su rendu compte de certaines finesses de l'argumentation : les réticences de l'homme face au zoomorphisme dans les 1^{er} et 3^{ème} paragraphes ; l'expression de la concession par exemple.
- Une expression soignée ; des reformulations subtiles et pertinentes.

On pénalise

- Une contraction trop courte ou trop longue, qui ne respecte pas les limites indiquées dans la consigne du sujet. On pourra ôter jusqu'à deux points en cas de dépassement notable.
- Une contraction qui ne prendrait pas en compte l'intégralité du texte.
- Les contresens et erreurs d'interprétation.
- Le montage de citations.
- L'insertion d'éléments extérieurs au texte (jugements personnels, autres exemples que ceux de l'auteur...).
- Une expression défailante au point de faire obstacle à la compréhension du lecteur.

Exemples de contraction :

La contraction présentée ci-dessous constitue une aide à la correction. Elle ne saurait évidemment constituer ni un modèle ni un attendu.

Dans les récits, l'animal apparaît sous deux formes : soit le personnage humain est métamorphosé en animal, soit l'animal-personnage adopte un comportement humain. En Occident, si la seconde représentation est admise, la première suscite des réticences : montrer une forme de bestialité en l'Homme heurte les conceptions philosophiques ou religieuses.

Dans la fiction en effet, l'animalisation de l'homme est souvent un châtement divin. Le procédé permet moins de décrire l'animal en lui-même que de souligner des caractères purement humains. Dans la littérature enfantine, présenté d'emblée sous les traits de l'animal, le protagoniste retrouve son humanité une fois les obstacles surmontés. Perçue négativement, la transformation en animal est ainsi associée à la dégradation, à la perte de la raison de l'individu livré aux instincts.

Moins dérangeants sont les animaux humanisés. Le détour par la représentation animale sert à éclairer l'Homme sur lui-même, à incarner une idée philosophique ou morale. Les animaux anthropomorphisés sont des artifices littéraires qui apportent plus de liberté aux auteurs, et permettent, par l'humour et la fantaisie légère, de porter un regard distancié sur la société.

La récurrence de la figure animale dans les arts n'a cependant pas fait évoluer la relation entre humains et animaux.

211 mots

Essai

Parler de l'animal, est-ce forcément parler de l'Homme ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question en prenant appui sur les *Fables* de La Fontaine, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

On attend

- La prise en compte du sujet
- Une capacité à prendre appui sur la connaissance et la compréhension de l'œuvre au programme et du parcours associé.
- Une utilisation judicieuse du texte de l'exercice de la contraction.
- Une réflexion organisée.
- Un travail intégralement rédigé.
- Une expression correcte et cohérente.

On valorise

- Une connaissance fine de l'objet d'étude et du parcours associé.
- Une mobilisation pertinente de références personnelles.
- Une réflexion nuancée et dialectique qui explore différents aspects de la question.
- Une expression aisée et convaincante.

On pénalise

- Un développement hors-sujet.
- L'absence d'exemples ou le catalogue d'exemples sans arguments.
- Une syntaxe déficiente et un niveau de langue inapproprié.

Éléments de correction

Bien que la formulation du sujet invite à une réponse dialectique, on ne pénalisera pas pour autant une copie qui développerait une seule thèse bien étayée, et argumentée de manière convaincante.

On n'attendra pas que les candidats développent l'intégralité des arguments ici proposés.

On acceptera le recours au pronom personnel « je ».

Pistes possibles de réflexion :

Parler de l'animal revient à parler de l'Homme :

Une instrumentalisation assumée de la figure animale : l'anthropomorphisme

Il existe tout un bestiaire traditionnel, présent depuis l'Antiquité dans les mythes, les textes littéraires, les rites et les croyances. C'est moins de l'observation du monde animal que de cette tradition littéraire que s'inspire un moraliste comme La Fontaine. Le fabuliste ne fait pas œuvre de naturaliste et ce serait faire fausse route que de relever les erreurs « scientifiques » qui jalonnent les *Fables* (le corbeau et le renard ne mangent pas de fromage, la cigale se nourrit de la sève des végétaux et meurt avant l'hiver).

Dans sa dédicace au Dauphin, La Fontaine annonce son projet : « Je me sers d'animaux pour instruire les hommes ». Dès lors l'animal endosse les caractéristiques humaines, à commencer par la parole : « Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons ».

L'anthropomorphisation souligne l'équivalence : parler des animaux et les faire parler revient à parler des hommes. Le procédé est ancien et comme le souligne Janick Auberger, n'a rien d'innovant ni de surprenant : « Un animal peut être humanisé, parler comme l'homme. Ce dernier cas de figure est connu depuis l'Antiquité et ne choque pas. »

Dès lors, l'animal n'est pas décrit pour lui-même mais pour le type humain qu'il incarne. Dans « Le Lion, le Loup et le Renard », VIII, 3, si le fabuliste fait allusion à la pratique de l'enfumage qui fait sortir le Renard de son terrier, la réalité éthologique est rapidement occultée au profit d'une peinture très humaine de la cruauté des courtisans. Dès lors une typologie quasi immuable se met en place, à la fois sociale et morale : le lion, les loups et les renards représentent les puissants et la cour, l'âne le peuple ignorant et docile.

L'anthropomorphisme est également un élément constitutif du conte merveilleux dans lequel l'animal n'a qu'un lointain rapport avec le modèle réel : dans *Le Roi Mouton* de Madame d'Aulnois, le peuple ovin consomme du café, des sorbets et de la limonade, porte des rubans et se livre à des conversations mondaines.

Le rôle spéculaire de l'animal : miroir tendu à l'Homme, l'animal lui révèle ses qualités et surtout ses défauts

Janick Auberger indique que l'animal « n'est plus qu'un prête-nom, un prétexte à connaître l'humain ». La fable « Les Deux Pigeons », IX, 2 offre ainsi une méditation sur la tendresse, la fable double, « Le Héron », « La fille », VII, 4-5 sur l'orgueil et la vanité.

Quand une qualité est évoquée chez l'animal, ce n'est pas tant pour valoriser celui-ci que pour dénigrer l'être humain : « Chose étrange : on apprend la tempérance aux chiens / Et l'on ne

peut l'apprendre aux hommes » (« Le Chien qui porte à son cou le diner de son maitre » VIII, 7).

La Bruyère procède de même lorsqu'il convoque les animaux dans les *Caractères*, pour les comparer aux humains. Dans le chapitre « Des Jugements », il s'agit moins là encore de mettre en exergue l'habileté du faucon à fondre sur la perdrix ou du « lévrier qui prend un lièvre corps à corps » que de souligner la folie des hommes qui se targuent de sagesse et de raison. Ce parti pris pour l'homme apparaît dans le célèbre fragment 128 « De l'Homme » lorsque le moraliste feint de décrire des « animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne » pour évoquer la misérable condition des paysans : « et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières... »

Le recours à la figure animale favorise la mise à distance et amène à porter un nouveau regard sur la société des Hommes

Dans l'extrait des *Caractères* évoqué plus haut, la mise en scène à laquelle se livre La Bruyère a une visée didactique et permet, en substituant les animaux aux hommes, de faire prendre conscience au lecteur de la folie absurde de la guerre : « ... si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont rassemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres [...]. Et si les uns et les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire [...] ne ririez-vous pas de tout votre cœur de ces pauvres bêtes ? »

Le discours sur l'animal rend la démonstration plus accessible : c'est la caractéristique de l'apologue, présentée par La Fontaine dans la préface des *Fables* : l'histoire du Renard et du Bouc au fond du puits parlera plus à l'enfant que celle de Crassus contre les Parthes. C'est ce qu'explique également Janick Auberger dans son article : « L'essentiel [...] est de renvoyer au monde familier pour éclairer une pensée abstraite. »

Le discours sur l'animal offre une plus grande liberté critique et rend plus sensible la dénonciation des dysfonctionnements sociaux, comme celle de l'injustice et de l'arbitraire royal par exemple dans « Les Animaux malades de la peste », VII, 1.

L'époque contemporaine s'est emparée du procédé : au théâtre, la métamorphose d'une population en rhinocéros dans la pièce d'Ionesco traduit l'hideuse propagation du fascisme ; Orwell dans *La Ferme des animaux* se livre à une critique du régime stalinien ; Miyazaki dans *Princesse Mononoké* dénonce l'influence néfaste des hommes sur la nature.

Un anthropocentrisme forcené

L'homme, seigneur et maître de la nature, peine à parler d'autre chose que de lui-même. L'animal vaut rarement pour lui-même : il sert à qualifier l'humain, dans le langage populaire (*une humeur de chien, politique de l'autruche, malin comme un singe, doux comme un agneau*). Compagnon fidèle dans les récits littéraires ou cinématographiques, adjuvant du héros humain, l'animal seconde son maître, et l'aide dans ses aventures.

Le discours scientifique même a, pendant longtemps, eu quelques difficultés à se déprendre d'une vision anthropocentrée. Buffon, dans son *Histoire naturelle*, projette sur le cheval, « la plus noble conquête de l'homme », les sentiments et les rêves de gloire humains : « ... ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats ; aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte, il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur ».

La figure animale ne sert pas nécessairement à parler de l'homme, elle peut être le centre des préoccupations et un personnage à part entière :

L'animal peut être objet d'une réflexion sur sa nature même, son statut, sa place dans la hiérarchie du vivant :

Dans son *Discours de la méthode*, Descartes consacre une part de sa réflexion à l'animal dont il cherche à définir la nature propre. Réfutant la théorie aristotélicienne de la continuité hiérarchique des âmes qui animerait tout le vivant, il adopte un point de vue mécaniste et associe l'animal à un automate, fait de tuyaux et de ressorts. Il lui refuse la pensée, et s'il

évoque des émotions, celles-ci ne sont qu'une réponse organique à un stimulus. Malebranche prolonge cette théorie en déniaut à l'animal tout sentiment : l'animal crie sans douleur et le son qu'il produit est comparable à celui d'une cloche que l'on frappe.

La Fontaine s'oppose à cette théorie des animaux machines dans le *Discours à Madame de La Sablière* (livre IX), reconnaissant en eux « Non point une raison selon notre manière / Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort ». Il démontre, par les exemples du cerf, de la perdrix, du castor et du renard l'ingéniosité de l'animal fondée sur la mémoire. La fable « les deux Rats, le Renard et l'œuf » narre la stratégie opérée par deux rats pour transporter un œuf et reconnaît ainsi une forme d'intelligence animale.

Aujourd'hui des études sur l'intelligence animale, les travaux des éthologues, apportent un nouveau regard sur l'animal, sur ses capacités cognitives, son mode d'organisation sociale :

Le discours scientifique a modifié le regard porté sur l'animal en mettant en exergue ses capacités cognitives. Les productions scientifiques, les documentaires animaliers se multiplient pour démontrer que l'animal communique, raisonne, apprend et transmet son savoir à ses congénères.

La littérature s'est emparée de ces nouvelles connaissances pour faire de l'animal un sujet à part entière : *Les Fourmis* de Werber est un roman qui s'appuie sur les travaux des éthologues pour mettre en lumière le mode d'organisation sociale des fourmis.

L'animal et son statut s'invitent dans le débat public

Si parler de l'animal, c'est parler aussi de l'homme, c'est un peu moins en termes de services rendus par l'animal à l'espèce humaine que de devoirs de l'homme envers l'animal. Les conditions d'élevage, le recours aux animaux de laboratoire, la prise en compte de la souffrance animale occupent le débat public et trouvent leur porte-parole, parfois les plus extrêmes, dans des actions des antispécistes dont les fondements idéologiques remontent aux années 1970 avec les ouvrages du philosophe Peter Singer.

Le statut que l'homme accorde à l'animal devient un enjeu éthique et juridique : une Déclaration universelle des droits de l'animal a été proclamée à l'Unesco en 1978.

Enfin, certaines œuvres d'art prennent pour objet l'animal, moins pour parler de l'homme que pour mettre en valeur sa spécificité et sa beauté : Genevoix, dans son *Tendre bestiaire*, fait le portrait des animaux des champs et des forêts, observés au cours de de promenades. Giono, Colette ont cherché à rendre hommage à la beauté du monde animal.

C- VOLTAIRE, *L'Ingénu*. Parcours : Voltaire, esprit des Lumières.

Texte d'après Antoine Lilti, « L'Héritage des Lumières », *Les Grands dossiers des Sciences humaines*, n°56, septembre-octobre-novembre 2019

Vous résumerez ce texte en 199 mots. Une tolérance de +/- 10% est admise : votre travail comptera au moins 179 mots et au plus 219 mots.

Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et indiquerez, à la fin de la contraction, le nombre total de mots utilisés.

On attend

- La restitution de la construction argumentative de l'ensemble du texte et de ses étapes essentielles.

- Le respect de l'énonciation du texte.
- La cohérence et la clarté du propos.
- La correction de l'expression.

On attend que les élèves aient formulé les idées essentielles suivantes :

- Les Lumières constituent un pan important de notre histoire, un héritage dont chacun se réclame, un moment incontournable de l'histoire des idées, connu de tous.
- La vision qui en est donnée est cependant trop simplificatrice : on les condamne ou on les encense à partir de préjugés.
- Il faut donc repenser les Lumières dans leur complexité : les auteurs ne sont pas réductibles à un mouvement uniforme.
- Les Lumières sont ainsi bien plus à considérer comme des poseurs de questions, invitant à l'esprit critique, que comme des dogmatiques aux réponses définitives.

On valorise

- Les candidats qui auront été sensibles aux nuances d'un texte qui les invite à *repenser* la vision qu'ils ont des Lumières, parfois trop uniforme.
- Les copies qui auront su mettre en avant le véritable apport des Lumières : le doute, le scepticisme, l'esprit critique, et qui auront su le distinguer du « *dogmatif[sme] de la raison* ».

On pénalise

- Une contraction trop courte ou trop longue, qui ne respecte pas les limites indiquées dans la consigne du sujet. On pourra ôter jusqu'à deux points en cas de dépassement notable.
- Une contraction qui ne prendrait pas en compte l'intégralité du texte.
- Les contresens et erreurs d'interprétation.
- Le montage de citations.
- L'insertion d'éléments extérieurs au texte (jugements personnels, autres exemples que ceux de l'auteur...).
- Une expression défailante au point de faire obstacle à la compréhension du lecteur.

Exemple possible de contraction

La contraction présentée ci-dessous constitue une aide à la correction. Elle ne saurait évidemment constituer ni un modèle ni un attendu.

Connues de tous, les Lumières obligent chacun, aujourd'hui encore, à prendre position. A l'origine des valeurs modernes issues de la Révolution, ce courant de pensée ne désigne pas simplement une période historique : il constitue un legs dont notre époque, face aux grands enjeux sociétaux qui sont les siens, se réclame, sans toutefois s'accorder sur le sens à lui donner. Trop souvent présenté comme un ensemble uniforme de vertueux principes, il a été facile de le condamner pour les égarements qu'il a engendrés depuis deux siècles, bien éloignés des idéaux initiaux.

Il faut sortir de ce débat inepte et, pour cela, ne pas aplanir à toute force les contradictions internes à ce courant de pensée : les philosophes ne sont pas tous athéistes ou antimonarchistes et ne font pas table rase du passé.

Ainsi, ce mouvement désignerait bien plutôt la volonté collective de penser les grands changements du monde, politiques, religieux, sociaux ou philosophiques, et de les accompagner. L'image traditionnelle des Lumières véhiculée par leurs partisans comme par leurs détracteurs est donc illusoire. Les philosophes furent, non pas des idéologues, mais d'infatigables combattants de l'intolérance et de l'iniquité, qui remirent tout en question, y compris eux-mêmes. Leur véritable leçon est de nous avoir appris à nous questionner.

214 mots.

Essai :

Se pose-t-on aujourd'hui les mêmes questions que celles qui préoccupaient les écrivains des Lumières ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question en prenant appui sur *L'Ingénu* de Voltaire, sur le texte de l'exercice de la contraction et sur ceux que vous avez étudiés dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

On attend

- La prise en compte du sujet, et notamment l'invitation à comparer l'époque des Lumières et le monde contemporain.
- Une capacité à prendre appui sur la connaissance et la compréhension de l'œuvre au programme et du parcours associé.
- Une utilisation judicieuse du texte de l'exercice de la contraction.
- Une copie organisée.
- Un travail intégralement rédigé.
- Une expression correcte et cohérente.

On valorise

- Une connaissance fine de l'objet d'étude et du parcours associé.
- Une mobilisation pertinente de références personnelles et actuelles.
- Une réflexion nuancée et dialectique qui explore différents aspects de la question.
- Une expression aisée et convaincante.

On pénalise

- Un développement hors-sujet.
- L'absence d'exemples ou le catalogue d'exemples sans arguments.
- Une syntaxe déficiente et un niveau de langue inapproprié.

Éléments de correction

On n'attendra pas nécessairement un plan dialectique. On n'hésitera pas à accorder la totalité des points à une thèse bien étayée, et argumentée de manière convaincante.

On acceptera le recours au pronom personnel « je ».

Pistes possibles de réflexion : on n'attendra pas que les candidats développent l'intégralité des arguments proposés.

Notre époque est confrontée à des questions, des inquiétudes et des défis identiques à ceux qui préoccupaient les écrivains des Lumières

Combat contre « l'infâme », contre le fanatisme religieux. Voltaire en première ligne (condamnation des pratiques de l'Inquisition au chapitre VI de *Candide*, condamnation des persécutions à l'encontre des Protestants dans *L'Ingénu*). Après les attentats de 2015, son *Traité sur la tolérance* connaît logiquement un regain d'intérêt. Succès critique et public du *Lambeau* de Philippe Lançon (Prix Fémina, prix spécial Renaudot) : notre époque écrit, lit et relit sur l'extrémisme religieux.

Combat contre les injustices et les abus de pouvoir. Dénonciation des violences faites aux femmes au XVIII^{ème} siècle (Saint-Pouange aux chapitres XV et XVII de *L'Ingénu* soumet Mlle de Saint-Yves à un chantage odieux) et aujourd'hui (nombreux mouvements dans le monde qui encouragent la libération de la parole des femmes). Dénonciation de l'esclavage au XVIII^{ème} siècle (chapitre XIX de *Candide*, article "Traite des nègres" dans l'*Encyclopédie*) et aujourd'hui.

Engagement pacifique. Réquisitoires contre la guerre à l'époque des Lumières (article "Paix" de l'*Encyclopédie*, chapitre III de *Candide*), manifestations massives en 2003 contre la guerre en Irak.

Plaidoyer pour le relativisme et l'égalité de tous les Hommes. Discours du vieillard dans *Supplément au voyage de Bougainville* (Otaïtiens et Européens sont « frères ») à mettre en parallèle avec la condamnation moderne de l'ethnocentrisme (*Race et Histoire* de Claude Lévi-Strauss, *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire).

Lutte contre l'ignorance. Pour dispenser et transmettre les savoirs et la connaissance, entreprise colossale de l'*Encyclopédie* au XVIII^{ème} siècle, accès gratuit et facile au savoir via Internet aujourd'hui. Même volonté d'offrir au plus grand nombre une éducation (rapport sur l'Instruction publique de Condorcet en 1792, promotion de la scolarisation des filles dans le monde, programmes d'égalité des chances).

Nous n'avons plus aujourd'hui à mener certains des combats dans lesquels se sont engagés les écrivains des Lumières

Le monde a changé, Lilti le rappelle : « un monde qui ressemble de moins en moins à celui de Diderot et de d'Alembert ».

L'absolutisme politique n'est plus la norme. Diderot plaidait énergiquement pour un exercice du pouvoir fondé sur le consentement des peuples dans l'article "Autorité politique", c'est majoritairement le cas désormais. Il s'élevait également contre le droit divin, et aujourd'hui la séparation de l'Église et de l'État est chose commune. La séparation des pouvoirs préconisée par Montesquieu préserve aujourd'hui la gouvernance des tentations autoritaires, et désacralise la figure du responsable politique.

La liberté d'expression et de conscience est de mise dans nos démocraties modernes. Chacun se voit reconnu le droit de s'exprimer, alors que le Huron est emprisonné au chapitre IX pour avoir parlé en faveur des Protestants. Dans les démocraties, la presse est libre, la pluralité des opinions n'est pas une hérésie, le principe de la laïcité permet à chacun de croire ou de ne pas croire.

Nous devons aujourd'hui relever des défis dont les écrivains des Lumières ne pouvaient guère imaginer la nature

Les « inquiétudes écologiques » (texte de Lilti). Certains philosophes des Lumières affichent une inclination pour les choses de la nature (Rousseau et la botanique), mais n'avaient pas comme nous à s'alarmer du réchauffement climatique, de la fragilité de la biodiversité. Les écrivains des Lumières plaidaient pour la libéralisation du commerce (Montesquieu dans *l'Esprit des Lois*), mais n'imaginaient pas que nous aurions à affronter les « périls de la mondialisation » (texte de Lilti), et notamment ses conséquences environnementales (déforestation, déplétion des ressources naturelles).

Les dangers d'un scientisme incontrôlé. Les Lumières prônaient l'étude et la pratique de disciplines scientifiques (palais des sciences en Eldorado). Aujourd'hui, les progrès de la science s'accompagnent d'inquiétudes : pouvoir destructeur de la fission de l'atome, virus génétiquement modifiés. Même le physicien Stephen Hawking se disait préoccupé de l'avenir de l'humanité, menacée selon lui par les dérives de la technologie.

Paradoxalement, ce pour quoi les Lumières ont combattu devient aujourd'hui un motif d'appréhension. Démocratisation du savoir évidemment inestimable, mais danger de pollution épistémologique des infox. Liberté d'expression sur les réseaux sociaux, mais danger du complotisme et du remplacement de l'esprit critique par la critique sans esprit.